

regards fiévreux et effarés. Le comte de Montgarin s'efforçait de paraître calme ; mais certains mouvements des lèvres et des narines trahissaient ses sensations intérieures.

— Décidément, dit un des joueurs, on ne peut plus jouer avec M. le comte de Rogas : c'est toujours la même chance incroyable.

— C'est vrai, appuyèrent plusieurs autres.

— Messieurs, faites-le jeu, dit José, toujours grave et sans se déconcerter.

Cette fois sa voix resta sans écho. Ses adversaires hésitaient, ils semblaient se consulter. L'or et les billets de banque restaient dans les poches.

José attendait sans sourciller.

— Eh bien, messieurs ? dit-il en enveloppant les joueurs de son regard.

Ceux-ci restaient indécis.

— Messieurs, reprit José, en poussant au milieu de la table des billets qu'il venait de compter, je mets la banque à cinq mille francs. Faites-le jeu.

— Banco, dit le comte de Montgarin.

Et d'une main convulsive il jeta sur la table cinq billets de mille francs.

Le comte de Rogas, tourna les cartes. Il y eut un bruissement de voix semblable à un murmure.

— Monsieur de Montgarin, dit froidement José, vous avez perdu.

Le jeune homme eut un geste de fureur et recula en chancelant sur ses jambes. Sur son visage livide, se plaquaient des taches rouges violacées.

— C'est la cinquième fois qu'il gagne, exclamèrent les joueurs.

— C'est vrai, messieurs répliqua José ; mais il n'y a rien d'étonnant à cela, c'est le hasard des cartes.

Tranquillement et correctement, il ramassa l'or et les billets de banque qui étaient sur la table et mit le tout dans ses poches. Puis il se leva, en disant :

— Je passe la main.

Il se fit un mouvement de va-et-vient autour de la table ; puis, un des joueurs prit la place que le Portugais venait de quitter. Le jeu continua.

Don José s'éloigna du tapis vert.

M. de Montgarin s'était affaissé sur un siège dans un angle du salon. La tête

penchée sur sa poitrine, il paraissait absorber dans de sombres pensées. Le Portugais alla s'asseoir à côté de lui.

— Eh bien, monsieur le comte, dit-il, je vous avais prévenu.

Le jeune homme releva brusquement la tête.

— Ah ! c'est vous, fit-il ; vous me parliez, je crois.

— Oui comte, je vous ai adressé la parole.....

— Je n'ai pas bien entendu. Que m'avez-vous dit ?

— Que vous avez eu tort de ne pas suivre le conseil que je vous ai donné.

— Permettez, monsieur de Rogas, j'ai eu tort ou j'ai eu raison ; cela dépend de vos idées et des miennes.

— Ceci ressemble à une énigme ; je ne comprends pas.

— Vous ne pouvez savoir quelles sont mes intentions.

— Assurément. Alors vous voulez perdre ?

— Il me plaisait de courir les chances du jeu, bonnes ou mauvaises.

— Certainement, vous aviez et vous avez encore ce droit. Mais la fortune a ses caprices, monsieur le comte, et vous devez reconnaître que j'ai tenté plus d'une fois de vous mettre à l'abri de ses coups.

Un sourire amer crispa les lèvres du jeune homme.

— C'est convenu, répliqua-t-il, avec aigreur, je ne vous ai pas écouté, et j'ai perdu, toujours perdu. Depuis le jour où je vous ai rencontré pour la première fois, la fortune, qui vous est si favorable, n'a pas cessé de m'être contraire ; elle n'a plus été capricieuse, elle m'a été tout à fait hostile. Il semble qu'elle est soumise à vos ordres, et c'est à croire que vous êtes mon mauvais génie.

— Continuez, monsieur de Montgarin, fit José d'un ton railleur, ne vous gênez pas, vous me dites des choses fort piquantes.

— En effet, c'est depuis quelques mois, depuis que je vous connais, que la mauvaise chance me poursuit avec cet acharnement ;

— Soit, mais ce n'est pas une raison pour me rendre responsable.